

Sur le front de l'enfance

Du journal scolaire au journal - affiche

CHANGER DE CORPS POUR CHANGER DE VIE

En visite chez Réginald BARCIK,
au Collège de Vrigne-aux-Bois
(Ardennes)



Tous les publicitaires savent que la même illustration ne touche pas de façon identique le lecteur d'une revue et le passant qui dévisage une affiche. Changer le format, c'est modifier l'impact. Il en va de même pour les journaux scolaires qui se signalent par des recherches typographiques de plus en plus nombreuses. Quand on passe du corps de caractère 12 au 48, 72 et même 120, la jubilation pour l'œil s'accroît en s'accompagnant de la satisfaction tactile de manipuler des caractères géants. Ce saut, Réginald Barcik vient de le faire avec ses élèves du collège de Vrigne au Bois, dans les Ardennes. Le journal-affiche a conquis les murs de sa ville où l'ironie du destin veut qu'il soit imprimé dans un château qui fut celui d'un maître de forge du XIX^e siècle. C'est là qu'on a installé partiellement un C.E.S. Le titre du journal - affiche s'en inspire : le château des jeunes. Le dernier étage du château abrite les ateliers où il est confectionné par les élèves d'une sixième que Réginald a en charge pour le français et le dessin.

R.U. — *Je suppose que l'abandon du journal scolaire que tu imprimais depuis une dizaine d'années au profit du journal-affiche correspond à une prise de conscience de réalités nouvelles. La vogue des posters y est peut-être pour quelque chose ?*

R.B. — Ma philosophie de l'affiche a émergé au cours du congrès ICEM de Montpellier en 1974. Lors de discussions avec des camarades, j'ai entrevu des phénomènes nouveaux liés à l'affiche et aux modes de vie actuels. Je me suis rendu compte que les enfants et les adolescents étaient de plein pied avec la société qui les entoure. J'ai constaté qu'ils avaient soif d'une communication complète et rapide, visible et audible partout et n'importe com-

ment. Ce qu'ils voulaient, c'était avoir l'information tout de suite pour la vivre au présent.

Mais alors, dans la mouvance des médias qui existent à l'heure actuelle, liée à toutes les recherches iconographiques, graphiques et typographiques qui donnent une puissance encore plus grande à la publicité, n'étaient-ils pas condamnés à ne devenir que des consommateurs ? Pourquoi ne pas démythifier l'affiche, par exemple, en faisant passer les enfants par la fabrication de ce support ?

Pourquoi ne pas leur donner le pouvoir de diffuser ces affiches sur des panneaux publics pour assumer ainsi la responsabilité de leurs textes et vérifier leur portée ?

R.U. — *Et tu penses que les enfants ont ressenti le fait d'être affichés très différent de celui d'être lus dans un journal scolaire ?*

R.B. — Ça a été manifeste. J'ai cette impression pour des élèves de 11-12 ans, pas nécessairement avec des adolescents plus âgés. Ainsi j'ai voulu, il y a deux ans, redonner un nouveau souffle à l'affiche en m'adressant à une classe de 4^e. Je me suis opposé à leur volonté d'en rester au journal-revue, formule fréquente dans le mouvement Freinet. Il y a eu de longues discussions. L'explication finale que j'en donne est la suivante : à cet âge, ces élèves ressentaient le besoin d'une relation affective, personnelle, individuelle avec l'auteur du texte qu'ils découvraient dans le journal. Alors que mes petits de 6^e sont

sensibles surtout à la communication avec autrui, ont le besoin d'être en contact avec un public et mordent tout de suite à l'affiche. Actuellement, quand ils voient leurs affiches collées par le garde-champêtre sur les panneaux municipaux, ils ont l'impression de bénéficier d'un statut officiel.

1. Le droit à l'expression

R.U. — *Cette situation ne profite-t-elle pas essentiellement aux meilleurs élèves ?*

R.B. — Je ne le pense pas. Ainsi une de mes élèves a quinze ans, avec trois ans de retard, en sixième ; elle était en situation d'échec permanent avant d'arriver en classe. Le fait d'avoir pu par affiche, parler de son père qui est chômeur, a changé son statut par rapport à sa famille, à ses camarades, à la population. Elle s'est presque sentie sur le même plan que le candidat aux dernières élections cantonales. Nous abordons ici le cadre des droits et des devoirs de l'enfant. L'enfant a autant le droit de s'exprimer sur les murs qu'un adulte. La parole d'un enfant est aussi lue que celle d'un adulte ; je serais tenté de dire qu'elle est même lue davantage.

R.U. — *Par rapport au journal scolaire, la création et la réalisation d'affiches créent-elles des contraintes supplémentaires ?*

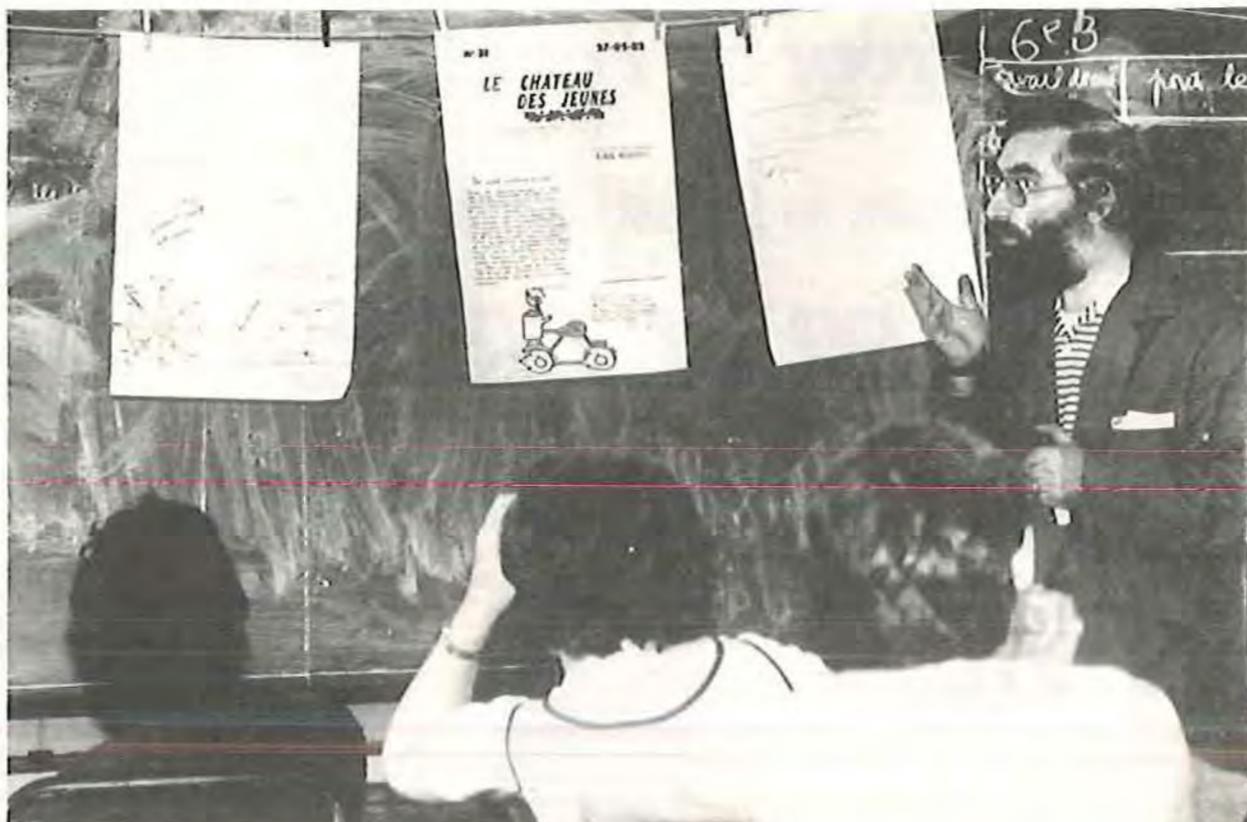
R.B. — J'ai d'abord pris conscience de certains impératifs en ce qui concerne le contenu des textes apportés par les enfants. Dans le cadre d'un journal scolaire, on se borne à mettre au point un texte personnel, sans trop interférer à la pensée de l'enfant. Au contraire, on essaye de la déformer le moins possible, y compris jusqu'aux tournures syntaxiques de son écrit.

Au niveau de l'affiche, il ne peut pas en être de même tout simplement parce que le texte individuel finit sous forme de texte collectif parce que la classe s'approprie son contenu. La personnalité de l'enfant va enrichir la personnalité de toute la classe. Il faut donner aux enfants les moyens de s'approprier les instruments de la communication par affiche, communication qui est différente de celle qui se fait par le journal.

2. Un autre mode de production

Moi-même, ça m'a obligé, à l'intérieur de la classe à me remettre en question en ce qui concerne la préparation matérielle. Avant, les textes, je les corrigeais dans le détail, je vérifiais qu'ils étaient au point avant que l'enfant n'aille les composer. Aujourd'hui, avec les affiches, le texte est la propriété de la classe. Ce qui veut dire que la gestion matérielle doit être une gestion assurée par l'ensemble des élèves. Le texte ayant eu l'aval de la classe, la composition est répartie selon le procédé indiqué par Freinet lui-même : je distribue les lignes à imprimer selon le matériel dont je dispose et le nombre de polices que je possède...

Pour que le travail occupe tout le monde, il faut que le matériel soit géré pour la



production décalée de trois affiches successives. En même temps qu'une affiche rassemble le travail de trois ateliers (un pour l'impression typo, deux pour le tirage au limographe), des travaux préparatoires de composition et d'illustration correspondent à la mise en chantier des deux affiches suivantes. Il faut donc que le matériel soit en état de fonctionnement

et qu'une organisation de l'espace et du temps permette aux enfants de s'approprier ce matériel et de se rendre maîtres de l'affiche à tous points de vue.

R.U. — *Ceci est-il possible sans local permanent ?*

R.B. — Un local, ce ne serait même pas suffisant. Ici, je suis un peu un Etat dans l'Etat. Je dispose de la moitié d'un étage





dans le château et je l'ai aménagé à ma guise. C'est là que viennent travailler les sixièmes et tout particulièrement celle pour laquelle je fonctionne comme professeur de lettres et de dessin. Il y a aussi d'autres classes que je n'ai qu'en dessin (quatorze !).

Pourquoi seule la classe de sixième lettres-dessin fait-elle le journal-affiche ? Parce que pour moi faire du dessin pour du dessin, c'est un non-sens. Le dessin fait partie d'une éducation globale qu'il m'est impossible de pratiquer avec 14 classes à raison d'une heure par semaine.

R.U. — *Comment ventiles-tu tes heures de français ?*

R.B. — L'heure du lundi matin est consacrée à la communication. Les enfants présentent leur texte personnel, leurs poèmes, des articles, des informations diverses, leurs impressions sur des faits d'actualité, des critiques de films ou de bouquins, y compris des recherches personnelles, ce que Roger Favry appelle « 3 minutes avec ». Le mardi j'ai deux heures d'affiliées destinées à un travail d'approfondissement qui fait suite au travail du lundi matin (on m'a donné les textes du lundi matin, j'ai corrigé l'orthographe et je vois avec d'autres collègues math-sciences ou allemand comment réinvestir certains aspects du texte dans les autres disciplines). Le mardi matin, donc, ce sont les apprentissages et la confrontation du texte ou des textes que nous avons entendus, avec des textes d'adultes ou de correspondants.

Le jeudi, j'ai encore deux heures qui se suivent que nous consacrons aux travaux

d'atelier : composition, tirages pour 16 élèves, enquêtes, recherches au Centre de documentation du collège. Le vendredi en alternance, nous faisons une mise au point grammaticale sur une difficulté ou un exercice de contrôle, ou une séance d'organisation du travail. Pendant l'heure de dessin que j'ai avec cette classe, ils illustrent soit l'affiche, soit des textes personnels non retenus pour l'affiche.

Entre le choix du texte, le lundi matin, et l'impression de l'affiche, un temps s'écoule que nous utilisons pour approfondir le contenu du texte spontané (enquête, recherche de documents). Les documents qui ne sont pas utilisés pour l'affiche vont permettre la fabrication d'un album pour les correspondants. Quant au texte primitif, il est selon les besoins, contracté ou complété par un travail de toute la classe.

3. Le droit à l'outil de production : local et machines

R.U. — *En entrant ici, j'ai eu l'impression d'être dans un atelier artisanal plus que dans une salle de classe et je me suis demandé si le sérieux des élèves n'était pas une réponse au sérieux des adultes quand ceux-ci leur proposent de faire du vrai travail.*

R.B. — Ma chance a été d'avoir pu acquérir le matériel d'un imprimeur qui liquidait son matériel pour 400 F, le prix de

vieux métaux. J'ai acheté plusieurs dizaines de polices à bas prix, je me suis fabriqué des cadres de sérigraphie. Ensuite, il fallait permettre aux enfants de s'approprier ce matériel, c'est-à-dire de prendre un pouvoir sur lui. D'où une nouvelle démarche d'apprentissage (par rapport au matériel CEL) : on ne pouvait plus installer les lignes de caractères dans cette grande presse comme dans une presse à volet. Il fallait utiliser les chassiss de grands interlignes. La presse fait 110 cm x 65 cm (le format colombier). Elle permet de tirer en même temps deux affiches de 65 x 40. Il fallait faire face à une fabrication d'outils intermédiaires : réalisation de compo-cadres, recherche d'interlignes en plomb de différentes longueurs, fabrication de cadres de sérigraphie correspondant aux affiches. J'arrive actuellement à 39 polices d'imprimerie, 18 cadres pour sérigraphie et à 4 cadres à limographe.

R.U. — *Comment disposes-tu ce matériel ?*

R.B. — On m'accorde de façon permanente deux salles : une salle que j'appelle communication, où nous nous rassemblons tous pour présenter nos travaux et accueillir un visiteur comme Pierre Dehom, le rédacteur de la Hulotte. Juste à côté, contigüe, la salle d'atelier où se trouve le matériel d'imprimerie et qui est équipée d'un évier. Une cloison sépare cette salle en deux lieux : le coin sérigraphie-limographie et le coin typographie-imprimerie sur presse. Des fils courent le long des salles pour l'accrochage des affiches. Quand on pénètre

ici, le jeudi matin à onze heures, on se croirait dans un lavoir municipal parce que les feuilles pendent comme une grande lessive. Tu vois que cette expérience, si elle tente les camarades du second degré, implique la nécessité de se battre pour le matériel et pour une salle qui lui soit réservée, ce qui ne va pas sans peine. Obtenir une salle est difficile. Ceci suppose que l'on soit crédible aux yeux de l'administration dans son travail et dans sa relation avec les enfants. Cela signifie, en même temps, être crédible auprès de ses collègues. Mais aussi : jouer suffisamment les emmerdeurs pour obliger d'autres à accorder ce que l'on demande. Ainsi : *Si vous ne voulez plus que les élèves, par maladresse, salissent les couloirs en allant nettoyer les rouleaux d'imprimerie, donnez-moi une salle, mettez-moi un évier avec un point d'eau.* »

4. Une écriture responsable

R.U.— *Une affiche, comme tu la conçois, n'est-ce pas aussi l'apprentissage de l'engagement, à leur niveau ? C'est une activité moins gratuite...*

R.B.— Les textes que je peux lire dans les journaux scolaires que nous recevons font la part belle au jeu littéraire, c'est-à-dire aux nuances, à la recherche des termes choisis. On privilégie la forme au détriment des contenus, des concepts. Dans l'affiche, les significations retrouvent toute leur valeur car l'affiche n'est pas un acte gratuit, un jeu de l'esprit. Cela veut être un message à une collectivité. Dans un journal, il y a perception individuelle, le lecteur est tout seul devant un texte signé et il n'ose pas réagir à cause du statut officiel de la chose imprimée. Une affiche affronte un groupe et ce dernier réagit de mille et une façons. Soit en allant trouver les auteurs pour leur donner son avis, soit en crachant sur l'affiche, en la recouvrant d'encre, en la lacérant.

Ceci explique la nécessité de ne porter sur l'affiche que des textes qui ne puissent être accusés de diffamation ou simplement d'obscurité, d'imprécision. A partir de ce moment-là les enfants n'hésitent plus à couper, à s'autocensurer, à privilégier certaines tournures, à rechercher un contenu, un choix de mots pour que l'affiche soit débarrassée de tout ce qui est inutile pour ne garder que ce qu'ils veulent faire connaître au public. Ceci me

paraît important, dans le monde actuel où on assiste, au niveau du second degré à du délayage. Je crois que les adolescents, dans les textes politico-sociaux, ressentent la nécessité d'aller droit au but et d'annoncer tout de suite la couleur. C'est un travail considérable, au niveau de la classe : une heure et demie pour un texte d'une dizaine de lignes parce qu'il faut, pour chaque idée, trouver la formulation exacte, celle qui prête le moins à confusion.

R.U.— *Dans aucun de tes journaux-affiches, on n'a vu une place faite à la bande dessinée...*

R.B.— Non, pour l'instant cela n'est pas arrivé. Ils n'ont pas envie de faire des bandes dessinées. En heure de dessin, j'en ai eu dans d'autres classes. Ici, tout se passe comme s'ils privilégiaient le mot par rapport à l'image,

R.U.— *Ont-ils envie de faire des affiches en exemplaire unique, sans recours au tirage en profitant de ce que le format géant facilite l'écriture manuscrite ?*

R.B.— L'écriture manuscrite est présente sur nos affiches mais en passant par le stencil électronique. Un texte présenté le lundi matin et qui pour des raisons de contraintes matérielles doit sortir vite, est ainsi reproduit plus facilement. Ce n'est pas un procédé qui satisfait pleinement les enfants. Ceux-ci s'investissent beaucoup plus dans la composition typographique parce qu'ils s'approprient à ce moment-là le contenu du texte : choix du caractère pour le titre, choix des polices pour le texte, division et composition en 6 ou 7 groupes. Au niveau de la composition, chaque groupe exécute une phrase. Un autre groupe d'élèves rassemble tout le texte et présente les épreuves à la classe, c'est-à-dire que la classe se les réapproprie une nouvelle fois. Ils acceptent la sérigraphie et le stencil électronique parce que cela va beaucoup plus vite et parce que cela apporte un certain cachet au niveau de l'illustration, mais ils restent sensibles à la magie du caractère, à l'atmosphère de la composition en commun. Freinet parlait de la pensée qui passe par le plomb. Cela reste toujours vrai et si les enfants privilégient le caractère typographique, c'est qu'il y a quelque chose qui les retient.

5. Le journal informe, l'affiche mobilise

R.U.— *Comment réagit l'environnement à tes affiches ?*

R.B.— L'affiche est régulièrement collée à l'intérieur du collège, sur le panneau du hall. Elle n'y reste pas longtemps car 400 élèves, dans un lieu, ne respectent guère les affichages, sans parler des envieux qui les dérobent parce qu'elle leur plaît ou la déchirent parce qu'elle les irrite. Elle a un destin moins périlleux au C.D.I. (Centre de Documentation et d'Information) où elle demeure en permanence. Enfin, elle est aussi accrochée en salle des professeurs.

R.U.— *Comment réagissent les autres classes ?*

R.B.— Il y a de nombreux élèves qui viennent à mon cours de dessin et qui demandent à imprimer. Je leur explique qu'ici l'imprimerie sert à diffuser les textes de français. S'il existe une volonté de la





classe d'imprimer un texte qu'elle a mis au point avec son professeur, je suis tout disposé à utiliser une partie de ces cours de dessin pour l'imprimerie. Mais cette démarche ne s'est pas manifestée jusqu'alors. Au niveau des collègues, les réactions sont très diverses. Certains sont trop impressionnés par ce travail et n'osent pas en aborder le contenu avec moi-même si ce contenu les embête. D'autres sont assez libres avec moi et n'hésitent pas à me critiquer : «*Comment oses-tu laisser imprimer cela ?*» (il s'agissait en particulier d'un texte de ma fille s'écriant : «*j'en ai marre de faire des efforts !*»). Je réponds alors que je laisse imprimer tout ce que les enfants ressentent profondément. Je leur fais remarquer qu'ils peuvent difficilement se réclamer de la gauche en refusant la liberté d'expression. Pour moi, la liberté d'expression, ce n'est pas simplement bavarder à bâtons rompus dans la classe, sans témoins et sans responsabilités. Il y a liberté d'expression à partir du moment où les enfants prennent la responsabilité de ce qu'ils écrivent quand ils osent l'imprimer et l'afficher. Je me demande si la majorité des professeurs n'est pas mal à l'aise à l'égard des affiches. Paradoxalement du côté de l'administration, la direction du collège me défend. Elle n'a jamais censuré une affiche. Dès que je porte mes affiches, elle demande à une surveillante de les fixer sur le panneau du hall. La direction me soutient parce qu'elle sait que les classes difficiles qu'elle me donne (par exemple cette 6^e hétérogène pour élèves de 12 à 15 ans) ont besoin d'activités mobilisatrices et gratifiantes. Peu de collègues acceptent de se charger de ce type de classe. Je suis ici depuis 14 ans et je participe à la vie

sociale, syndicale de cette petite ville. On connaît mes responsabilités ICEM. J'ai donc un certain statut consolidé par l'amitié que me portent mes anciens élèves.

6. Sortir le journal du contexte scolaire

Nous tirons ces affiches à 65 exemplaires : une pour chaque élève, 3 pour la direction, 4 pour le CDI, 4 pour les autres professeurs de la classe, 5 pour la mairie, 17 pour les correspondants qui m'envoient leurs affiches ou des réactions d'élèves. Sur les cinq affiches de la mairie, une reste en dépôt légal (le Maire est commissaire de police) et les quatre autres sont collées par le garde-champêtre sur les panneaux municipaux. D'anciens élèves, mariés, pères de famille me disent : Ah ! si on avait pu faire ça quand on était avec vous !

Généralement les parents sont contents de voir leurs enfants heureux et valorisés. Des conseillers municipaux m'ont dit aussi leur intérêt pour ces documents. Jusqu'à présent je n'ai eu aucune réaction agressive. Malgré le succès du journal-affiche, je pense que la société actuelle nous offre des outils de communication plus importants dont nous ne nous sommes pas encore préoccupés.

Je crois qu'il faut dépasser aujourd'hui, à l'intérieur du mouvement, la notion de journal «scolaire». Il faut éviter de garder le journal prisonnier du contexte de l'école. Il faut qu'il devienne à tout prix l'outil de communication des enfants. Qu'il soit affiche, réunion de feuillets paginés, enregistrement magnétique pour

une radio libre ou cassette vidéo, il doit permettre aux enfants avec lesquels nous vivons d'acquérir les moyens de communiquer avec la population qui les entoure de façon officielle, je veux dire à égalité de droits.

7. Expression libre ou liberté d'expression ?

R.U. — *Est-ce dire qu'il faut compléter aujourd'hui notre conception d'expression libre par celle de la liberté d'expression ?*

R.B. — Ce mot de liberté m'embête. Si tu te situes dans une mouvance idéologique de droite qui privilégie la forme, le mot de liberté signifie la latitude de tout faire jusqu'à ce que tu embêtes le voisin. Si tu te situes dans une perspective marxiste, la liberté signifie que la liberté de l'individu doit renforcer la liberté collective quitte à s'aliéner elle-même, au nom d'une certaine praxis, dans un certain progrès social. Moi, j'ai une philosophie différente, je me situe dans un courant existentialiste. C'est-à-dire que plutôt que de parler de liberté d'expression, je préfère dire qu'il faut à tout prix permettre à chaque individu de se rendre responsable de toute son expression. Ça signifie que chaque individu doit pouvoir se faire entendre, se faire valoriser, recevoir les conséquences de son cri, pour ensuite s'enrichir dans un mouvement dialectique. Dans ce processus de journal-affiche, il y a la prise en compte du cri d'un individu, de son expression spontanée à l'intérieur de la classe mais cette expression personnelle devient la propriété du groupe-classe puis elle s'étend aux correspondants d'où elle revient relativisée. Chaque enfant du

groupe-classe est propriétaire donc responsable du contenu de l'affiche. Freinet disait : « Parler de liberté à un enfant de dix ans, cela n'a pas de sens, il s'en fout, il ne sait pas ce que cela signifie. Lui, ce qu'il attend, c'est qu'on lui donne les moyens de réaliser les projets qu'il a en tête. » Reconnaître des droits à l'enfant, lui accorder un statut, passe nécessairement par la reconnaissance du droit à l'expression, par la possibilité qui lui est donnée de se responsabiliser à travers cette expression. Aujourd'hui, il faut essayer d'utiliser dans ce sens la radio, la vidéo, la télématique, l'informatique qui sont les voies de demain. Je voudrais bien qu'à l'ICEM on se lance dans la conquête de ces outils nouveaux pour permettre aux enfants de maîtriser à travers eux, leur expression et d'obtenir un statut social dans la cité.

R.U. — Que penses-tu de la place que l'expression des enfants devrait tenir

dans la presse adulte : quotidiens et périodiques ?

R.B. — C'est un problème qui me tracasse parce que les enfants ne sont pas encore près d'avoir les moyens économiques pour résister aux pressions des adultes. La presse, ce sont d'abord des forces de pression économiques qui agissent dans le domaine des opinions. Cela signifie que si on donne aux enfants une page dans un journal adulte, ces enfants devront à tout prix être partie prenante de l'idéologie du journal. Sinon les lecteurs ne comprendront pas leur présence dans ses colonnes à moins qu'on se serve d'eux pour se faire mousser. Ils serviront d'alibi mais les enfants ne joueront pas longtemps à ce jeu-là. Quelle que soit la ligne politique du journal, nous risquons d'exposer les enfants à une manipulation.

Si on veut que les enfants bénéficient d'une reconnaissance de leur expression, il

leur faut un journal où ils rédigent eux-mêmes leur articles en totalité, avec toutes les imperfections que cela peut impliquer par rapport aux journaux des adultes mais ces imperfections ne seront en définitive que le reflet de la personnalité en construction des enfants.

R.U. — Et pour les adolescents ?

R.B. — Je crois que les ados pourraient avoir une page dans des journaux d'adultes et notamment dans la presse d'opinion. Il faudrait que ceux-ci offrent leurs colonnes à des associations de jeunes et même à des individus pour des écrits qui soient porteurs d'interrogations, de problèmes, de projets. Je crois que les ados ont plus de défenses et de recours. Ils ont la possibilité de se regrouper économiquement. Ils représentent alors une force de pression ; les enfants, non. Depuis sept ans, je défends à l'ICEM la position suivante : il faut créer des journaux d'enfants, pris en main par les enfants car je n'ai jamais compris que des adultes puissent écrire pour des enfants : c'est malsain pour les adultes et c'est malsain pour les enfants. Il faut que les adultes aident les enfants à réaliser leur journal, comme c'est le cas pour les journaux d'enfants faits par les enfants dans le Val de Marne, dans la région lyonnaise, à Genève (avec Olivier Coste)... Ils concourent tous à une même finalité : la reconnaissance du statut social de l'enfant.

*Propos recueillis par
Roger UEBERSCHLAG*



LE JOURNAL AFFICHE : Pour ou contre

Barbara T. 13 ans 4^e C (1978-79)

Je n'aime pas cette méthode de communiquer les textes libres. Dans un journal traditionnel, on a le dossier principal plus une foule de textes libres qui viennent s'installer autour. Une page de journal compte un ou deux textes libres et c'est l'auteur qui réalise sa feuille, choisit la mise en page, décide des dessins qui accompagneront son texte, choisit l'encre idéale à son goût et, lorsque le journal est terminé, voit son nom inscrit dans le sommaire tout comme celui d'un journaliste dans une revue quelconque.

Le journal-affiche, lui ne se réalise pas comme ça du tout. C'est un journal commun. La mise en page est décidée en groupe, l'encre est décidée en fonction d'une majorité et le sommaire disparaît complètement.

Pour quelqu'un qui n'a pas le choix, le journal-affiche n'est pas un si mauvais parti ; mais si on a le choix, le journal traditionnel ne nous offre pas seulement le moyen de nous exprimer mais également la responsabilité de la page qu'on réalise. Dans un journal-affiche, s'il est raté, la responsabilité est portée sur le groupe.

Laetitia, 11 ans, classe de 6^e (1981-82)

Quand on voit les affiches au mur, on a l'impression d'être importants. On est un peu fiers ; c'est comme si on était devenu des adultes. Je trouve que les affiches nous permettent de discuter de ce qui nous intéresse, on peut approfondir nos réflexions, les faire connaître à tout le monde.

Ça nous oblige à employer des verbes que nous ne connaissions pas puisqu'il faut éviter : faire, être, avoir. Il faut chercher à bien tourner les phrases. On fait autant de travail en français que dans les autres classes. On peut écrire ce que l'on veut à condition que ce soit vrai. C'est bien de le fabriquer ensemble. On peut dire : je n'ai pas été seul à faire cela, il n'y a pas que moi à remercier.

LE CHÂTEAU DES JEUNES

Journal-affiche format 60 x 40

Thèmes abordés depuis la rentrée 81

- N° 15 Impressions de rentrée.
- N° 16 Nos histoires
- N° 17 Poèmes - chute dans une cave
- N° 18 Le pâtissier : compte rendu d'enquête.
- N° 19 Comment les enfants se procurent des cigarettes
- N° 20 Anniversaire (texte en allemand)
- N° 21 La fotêt c'est 600 000 emplois (enquête)
- N° 22 Le nain (texte de déblocage)
Poème
- N° 23 Et la terre fut - je suis sculpteur - efforts personnels
- N° 24 Nous avons peur de rendre nos devoirs
- N° 25 Les adultes vus par les enfants de la classe
- N° 26 Les animaux et nous : situation des animaux domestiques dressage
- N° 27 La guerre - situation de la Pologne - risque de conflit international
- N° 28 Choix de poèmes : naissance identification
- N° 29 Visite à la ferme (bilingue : allemand - français)
- N° 30 Le chômage : la vie d'un chômeur est difficile
- N° 31 Les nains : 7000 nains vivent en France